

Les mots... osés sur la scène jeunes publics

Patricia Belzil

Numéro 103 (2), 2002

Oser

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26377ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belzil, P. (2002). Les mots... osés sur la scène jeunes publics. *Jeu*, (103), 108–116.

PATRICIA BELZIL

Les mots... osés sur la scène jeunes publics

Le risque choisit l'inconfort. Il fuit les valeurs sûres, exclut le tout cuit ou le prémâché, leur préférant une saine déstabilisation du spectateur, dont il éperonne les sens, éveille la créativité ou l'imagination. Le théâtre jeunes publics est un terrain propice au risque, peut-être parce que ses spectateurs ne vont jamais au théâtre par snobisme culturel ou par goût des mondanités. Comme son « aîné », ce théâtre peut certes tomber dans le confort ou le racolage, mais il évite souvent ces écueils. Trois spectacles présentés à l'automne 2001 à la Maison Théâtre constituaient ainsi des propositions risquées, car tous trois refusaient les procédés accrocheurs, comme les flamboyants effets scénographiques, et misaient plutôt sur le texte, arrimant le public à la voix de l'acteur ; ils sollicitaient ainsi l'écoute davantage que la vue et faisaient appel à l'imagination du spectateur. Oh le beau risque, sous le règne de l'image et de l'étourdissement visuel ! Fascinants, chacun dans son genre, et destinés à des catégories d'âge différentes, *Trois Petits Chantiers* (3 à 6 ans), *le Magasin des mystères*¹ (8 à 11 ans) et *le Royaume des Chus* (10 à 15 ans) m'ont rappelé le plaisir de la création, la fraîcheur qui en émane, quand l'intelligence du public est interpellée. Le théâtre pour enfants souffre sans doute moins des impératifs de « l'industrie culturelle », soumise aux abêtissantes lois de la publicité et du marketing. Pourtant, jaloux des profits alléchants du jeu vidéo et de l'empire Pokémon, *Harry Potter* et ses jolis petits produits dérivés ont contribué à faire des enfants des consommateurs non plus en puissance, mais aguerris, contaminant le cinéma (c'était déjà fait) et la littérature (qui était à peu de chose près épargnée). Cette vague n'a pas encore touché le théâtre, qui demeure un bastion de l'art toujours pur.

1. Une première version de cette pièce avait été présentée en « chantier public » aux Coups de théâtre au printemps 2000, et dont seules quelques histoires ont été conservées dans la version finale, entièrement remaniée. Voir les quelques lignes que je lui avais consacrées dans « De frousse à effroi », *Jeu* 97, 2000.4, p. 122-123.

Trois Petits Chantiers

MISE EN SCÈNE : BERNARD SULTAN. AVEC SOPHIE HUTIN, GWENAËL LE BOULLUEC ET NICOLAS VIDAL. SPECTACLE DE LA COMPAGNIE AGITEZ LE BESTIAIRE (PARIS), EN COPRODUCTION AVEC L'YONNE EN SCÈNE, PRÉSENTÉ À LA MAISON THÉÂTRE DU 7 AU 25 NOVEMBRE 2001.

Le Magasin des mystères (nouvelle administration)

TEXTE, MUSIQUE ET INTERPRÉTATION DE JOËL DA SILVA. MISE EN SCÈNE : MARIE-JOSÉE PLOUFFE ; ARRANGEMENTS : JEAN-LUC ÉTHIER ET JOËL DA SILVA ; ÉLÉMENTS SCÉNIQUES : MARC-ANDRÉ COULOMBE ; ÉCLAIRAGES : ÉRIC GENDRON ; ACCOMPAGNEMENT AU PIANO : JEAN-LUC ÉTHIER. SPECTACLE DU THÉÂTRE MAGASIN, EN COPRODUCTION AVEC LES COUPS DE THÉÂTRE, PRÉSENTÉ À LA MAISON THÉÂTRE DU 24 OCTOBRE AU 4 NOVEMBRE 2001.

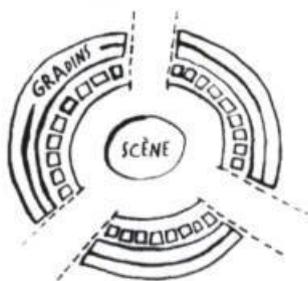
Le Royaume des Chus

TEXTE DE JEAN-FRANÇOIS BOUDREAU, BENOÎT JETTÉ ET SARTO GENDRON. MISE EN SCÈNE : PATRICE DUBOIS, ASSISTÉ DE BRIGITTE CHARPENTIER ; MUSIQUE : JEAN-FRANÇOIS BOUDREAU ET ÉRIC MCCOMBER ; ENVIRONNEMENT SONORE : GAËTAN LEBŒUF ; COSTUMES : LAURENT MICHEL TREMBLAY ; DÉCORS : CHARLOTTE ROULEAU ET LOUIS DANDONNEAU ; ÉCLAIRAGES : MARTINE GAGNÉ. AVEC JEAN-FRANÇOIS BOUDREAU, SARTO GENDRON, DENIS HOULE, BENOÎT JETTÉ ET CHANTAL VALADE. PRODUCTION DU THÉÂTRE BLUFF, PRÉSENTÉE À LA MAISON THÉÂTRE DU 16 AU 22 OCTOBRE 2001.



Trois Petits Chantiers,
spectacle de la compagnie
française Agitez le Bestiaire,
présenté à la Maison
Théâtre à l'automne 2001.

Disposition de la salle pour
Trois Petits Chantiers.



Bricoler avec les mots : *Trois Petits Chantiers*

Le public est assis en rond, trois ouvertures étant réservées aux comédiens. Pendant un peu moins d'une heure, deux femmes et un homme bricolent avec des bouts de ficelle, de papier, exactement comme ils bricolent avec les mots, découpant, recollant des syllabes pour former des phrases inattendues, créant des rimes, des images poétiques, des comptines. Ce sont des enfants qui jouent en inventant un univers à partir de rien. Cette dimension ludique est associée à

l'idée emballante de création du monde et aux possibilités vertigineuses qui la sous-tendent : « Au début, il n'y avait rien. » Ainsi s'amorce une envoûtante promenade dans le dédale des mots, avec pour inspirant point de départ un grand cercle sur le sol. Nulle autre contrainte pour ces trois bricoleurs, si ce n'est les matériaux dont ils disposent sur leur chariot respectif. Le néant, invitant, devient leur chantier pour construire, en même temps que des objets et des petits poèmes, des fragments d'histoires qui se limitent en fait à des interactions ; le seul « suspense » réside dans la métamorphose de la nature des choses, mais aussi des émotions et des attitudes : possession, jalousie, entraide, amitié, isolement. Chacun a sa création propre, qui est aussi son identité : l'une fabrique des « bouchons », du papier journal tortillé et attaché avec de la ficelle, l'autre dessine sur des carrés de papier blanc ; le troisième confectionne des mouches colorées pour la pêche. Dans le rond d'eau imaginaire, ils lancent

leur « progéniture », c'est-à-dire les objets de leur création, s'en inquiètent, se les échangent à contre-cœur, apprennent maladroitement le partage, la cohabitation... Toujours, ce sont les mots qui sont à la source de la créativité, qui donnent l'impulsion au jeu. Dans ces échanges, où l'on se relance davantage qu'on se répond, on voit bien le plaisir gratuit d'agencer les mots, d'explorer leurs sens, jamais singulier. Oubliez la sacro-sainte communication qu'on met aujourd'hui partout à l'avant-plan (alors qu'on ne s'est jamais si peu compris) ; ici, les mots refusent d'être utilitaires, ils revendiquent leur potentiel poétique, musical – j'aurais envie de dire : oulipien. Ainsi, l'histoire est un prétexte ou un leurre, comme ces mouches jetées à l'eau ; elle nous échappe quand on croit la suivre. S'étonnera-t-on qu'à la fin ce soit l'écriture qui devienne le nouvel intérêt du trio ? Évidemment incompréhensible pour les petits, elle se transforme en dessins sur la grande page qu'est devenu le rond sur le sol... Mais ces dessins, les enfants le savent, sont la promesse d'un monde infini à découvrir et à construire de cette façon-là. Cela donne hâte... Mais en attendant, on a amplement de quoi s'amuser !

Le théâtre pour la petite enfance présente en soi un certain risque : pas facile de faire asseoir, pendant cinquante minutes, tous ces bébés ! Et y parvenir sans recourir à l'imagerie habituelle (personnages familiers, toutous, jeux de blocs, etc.), c'est un défi bien plus grand, que relève haut la main la compagnie parisienne Agitez le Bestiaire. Il faut voir les yeux ronds où passent tour à tour la curiosité, la surprise ; il faut aussi surprendre les coups d'œil complices des bambins entre eux et les rires qui se cachent derrière les petites mains. Coq-à-l'âne et jeux de mots n'ont rien d'opaque pour les tout-petits, puisqu'ils sont justement à l'âge où ils explorent les mots et y font de déroutantes découvertes, s'étonnant par exemple qu'on puisse être « en train » de faire quelque chose même si aucune locomotive n'est en vue...

Les mots jamais soldés du *Magasin des mystères*

Le public plus âgé de Joël da Silva a pu apprécier quant à lui un travail sur la langue un cran au-dessus, une écriture raffinée mais tout aussi ludique, et se laisser séduire par un maître conteur hors pair. Il me faut dire d'abord mon bonheur de retrouver Joël da Silva sur scène, et de profiter tout à la fois, avec gourmandise, de toutes les facettes d'un artiste merveilleusement complet... nourrissant comme un bon pain (on me passera la métaphore alimentaire, la nourriture constituant un des motifs symboliques essentiels de son œuvre) : on *savoure* pendant une heure ses mots, ses histoires délicieusement « bizaaaaarres » (cet adjectif est le leitmotiv du spectacle), sa musique, sa voix et sa présence – en prime, il nous joue de l'accordéon et danse à claquettes !

Joël da Silva, en M^{lle} Eugénie Lepage, avec Jean-Luc Éthier (Gaston) dans *le Magasin des mystères*, présenté à la Maison Théâtre à l'automne 2001. Photo : Josée Lambert.



Le risque, c'est l'absence de prudence.

Le directeur artistique prudent ne veut pas perdre d'argent, et cela dicte toutes ses décisions.

L'auteur prudent s'assure que ses personnages transmettent bien clairement (autant que possible *explicitement*) son message.

Le metteur en scène prudent consigne ses intentions dans le « Mot du metteur en scène » et se croise les doigts en espérant qu'on le lira (ce que fera le spectateur prudent).

Le comédien prudent change de costume mais rarement de jeu (il lui a déjà valu de bonnes critiques).

Le critique prudent congratule le célèbre metteur en scène (il n'a pas dû se tromper), chipote sur les tics du jeune auteur (il doit bien en avoir) et se fait le pourfendeur du théâtre bourgeois (c'est de bon ton).

Patricia Belzil

Sur la scène noire et nue, un faux piano à queue, rouge, qui sert de coffre pour ranger les accessoires. En fait, le clavier est bien réel, et le musicien Jean-Luc Éthier en tire les sons du piano ou ceux de l'orgue, selon l'ambiance souhaitée, tandis qu'une bande sonore enrichit cet enveloppant environnement musical. Pour compléter le décor, un lustre aux lumières multicolores scintille comme un sapin de Noël. Gaston le pianiste, au visage peint en blanc avec le tour des yeux noir, porte une redingote sur une combinaison de squelette fluo, qui fait son effet dans le noir (la bonne idée d'avoir programmé ce spectacle pendant la semaine de l'Halloween !). Sur cette scène de cabaret, *le Magasin des mystères* nous ouvre sa porte grinçante... Tout est en place pour que retentissent les mots de Joël da Silva, telles des notes claires. Car c'est bel et bien un théâtre de mots que celui-ci. Et si le frisson ou

le plaisir ou le fou rire nous gagnent, on le doit en partie, bien sûr, à une atmosphère musicale complice, mais surtout à un texte suave, fin, et plein de surprises. Cette fête des mots est d'autant plus euphorisante que, pour les célébrer, c'est l'auteur lui-même qui officie.

Or Joël da Silva, on le sait, est un fameux conteur. Il sera tour à tour enfant, petite vieille, M^{lle} Eugénie Lepage avec sa perruque orange (tourneuse de page du pianiste), convoyeur à l'enterrement du Petit Chaperon rouge, assassin, gardien de musée, marionnettiste, accordéoniste, chanteur...

« Mot de l'auteur » publié dans le programme du Magasin des mystères, qui annonçait bien aux enfants ce qui les attendait :

Quelques mots encore, par-dessus tous ceux que vous allez entendre tout à l'heure.

Comme on ajoute un peu de parmesan sur les spaghettis, un peu de citron sur les brocolis. Moi, j'aime les mots. La preuve, j'en ai toujours un sur le bout de la langue. Comme le mot « chiquenaude », par exemple, ou encore « escarville », ou le mot de Cambronne... Un auteur c'est quelqu'un qui cherche toujours ses mots. Et parfois il les trouve. Or, il existe toujours un mot qui échappe à l'auteur. Un mot perdu. Invisible comme un mot-mystère. Et c'est pour l'attraper que l'auteur, sa vie durant, jette son filet dans la mer des mots, capturant des mots vagues ou brillants. Mais ce mot introuvable, comme un poisson merveilleux et fuyant, ce mot fantôme, pour toujours et à jamais sur le bout de la langue, c'est sûrement lui, le « mot de l'auteur ».

Joël da Silva

Dix histoires s'enchaînent avec l'étrange pour motif commun. Au gré des correspondances, des liens tissés par la filiation des mots, le spectateur est amené ailleurs et, disons-le, allègrement manipulé ! Joël da Silva sort ses petits mystères de sa manche, et avant qu'on ait compris le trajet du point A au point B, qu'on ait saisi à quel moment le réel a basculé dans le merveilleux ou le merveilleux dans le quotidien, le voilà qui commence une nouvelle histoire. En jouant brillamment avec les mots, multipliant les significations qui emberlificotent, Joël da Silva réussit le pari étonnant de

plaire aux adultes autant qu'aux enfants. En fait d'audace langagière, on ne trouve pas l'équivalent, au Québec, sur la scène jeunes publics. Da Silva ose des calembours, des doubles sens, des références qui certainement échappent à plusieurs enfants. Mais tous suivent néanmoins ce prestidigitateur volubile.

Voyez le très beau conte à saveur psychanalytique, « La penseuse et le meurtrier ». Une vacancière s'installe dans un parc. Pour suggérer sa présence sur scène, seuls suffisent une chaise pliante, un chapeau, un livre, un transistor. Elle ignore que, derrière elle, un meurtrier avance, sa main levée tenant un couteau. Celui-ci est joué par Joël da Silva, qui est en même temps narrateur. Tout en contrastes, le récit alterne entre le calme innocent de la victime potentielle et la menace de l'assassin qui s'approche. Mais une chanson que la jeune femme entonnera soudain, une très ancienne chanson, ramènera le meurtrier à l'été de ses sept ans, sur la plage du lac Bellevue, avec à la main un cornet de crème glacée, fondant au soleil ; et la chaleur de cette douce réminiscence fera fondre le couteau (il devient un cornet) dans la main du meurtrier, qui voit en même temps fondre son désir de tuer, comme un cornet de crème glacée. Contrairement à ce qui se passe chez les psychopathes, par exemple, le refoulé affectif agit dans cette histoire de façon positive en venant dissoudre les instincts violents – comprendront les adultes ; quant aux enfants, ils seront ravis que le couteau devienne cornet par l'intervention merveilleuse d'une chanson.

Un revirement inattendu, d'un autre ordre, crée également tout un émoi dans l'assistance « À l'enterrement du Petit Chaperon rouge ». Tout le monde est fort triste, même le loup... Mais au moment où l'on s'apprête à descendre dans la fosse, avec la défunte, le célèbre panier contenant la galette et le petit pot de beurre, fondant avec indécence au soleil de midi, tentateur, alors que tout ce beau monde a une faim de loup..., le loup se jette sur le panier ! Et chacun pourra se régaler, puisque « les galettes des contes de fées n'ont pas de fin ». Joyeusement immoral, le geste sacrilège du loup nous rappelle que son motif a toujours été la faim, avant toute autre considération. En partageant le repas avec lui sans se faire prier, la bonne société prouve qu'elle n'est pas moins loup que lui. Belle réhabilitation d'un éternel marginal ! Da Silva pourfend la conformité et les idées reçues ; il faudrait relire ses dernières pièces dans ce sens.

Mais sa plus grande audace, pour un public d'enfants, est sans doute de pervertir les mots. Court et espiègle, « Calcul (malade) mental » est une pirouette qui amuse et déconcerte. Un savant fou presse de questions trois petites poupées qui font office d'élèves ; devenant de plus en plus hystérique, il les harcèle et se réjouit de les piéger : « Combien font sept menacé par douze, accusé par huit, flatté par cinq ? » Coiffé d'une perruque à la Einstein, d'une suave cruauté, il se moque féroce de ses élèves. Les mathématiques sont déjouées par les mots ; tous les verbes des opérations font appel aux émotions, narguant l'inébranlable rationalité des chiffres. Si « huit avalé par neuf » peut ressembler à une addition, que dire de la fonction des verbes

Le risque, au théâtre, c'est prendre plaisir à se placer en situation de « danger » de manière à se laisser toucher, à se faire surprendre ou encore à vivre l'expérience théâtrale de sa vie, à froid, sans anesthésie. Remettre constamment en question son rapport au monde, son rapport à l'Autre. Avec humilité. Toujours... Refuser toute forme de complaisance, celle qui fait de nous des pantouflards de l'intellect, des créateurs paresseux, des spectateurs du dimanche. Saisir toute occasion d'expérimenter du nouveau, car la nouveauté aère l'esprit. Faire confiance à la curiosité qui nous caractérise.

Élizabeth Plourde



Le Magasin des mystères
de Joël da Silva (Théâtre
Magasin, 2001). Photo :
Josée Lambert.

« trompé » ou « détesté » ? L'exubérance et l'euphorie croissantes du maître ont tôt fait de rendre vaine toute tentative de comprendre sa logique, et l'on s'avoue vaincu comme les molles poupées qu'il terrorise, lorsqu'à la fin il jubile : « Combien ? Hein, combien ? », et qu'il sort, en proie à un fou rire dément.

As du suspense et du punch, Joël da Silva use avec un malin plaisir du procédé de la répétition pour faire avancer son histoire à petits pas, et faire languir le public en l'attachant solidement au fil de l'histoire. Dans « Par un soir d'hiver, passé neuf heures », il raconte l'histoire d'une petite vieille qui allait au dépanneur chaque soir, passé neuf heures, et en revenait avec un petit sac de papier brun, inquiétante petite vieille à qui l'on soupçonne une accointance avec le Diable. Tout en répétant ce leitmotiv, le comédien augmente en crescendo

l'effet de peur : d'un « refrain » à l'autre, il grossit sensiblement ses mimiques en imitant la vieille, la musique se met de la partie et l'évocation du Diable devient de plus en plus terrible... mais aussi de plus en plus drôle !

Hautement musicale, la répétition instaure un rythme, fournit des repères dans le récit, ce qui facilite la compréhension du jeune public. La répétition constitue, on le sait, l'élément essentiel de la comptine, qui favorise l'apprentissage de la langue et même l'initiation à la poésie. Pour « Le secret des épinettes », quatre petits conifères sont placés à l'avant-scène, chacun représentant un couplet, c'est-à-dire un épisode. La structure du texte trouve ainsi un écho visuel, qui appuie la « lecture » du spectacle par l'enfant. Souvent sur le mode de la chanson, les histoires progressent entre chaque répétition du refrain, qui soutient l'attention et que les enfants finissent par connaître par cœur. La dimension ludique de cette forme est indéniable. « Le bébé à deux bouches » constitue sans doute le morceau de choix à cet égard. Une marionnette à gaine dans chaque main, da Silva raconte l'histoire fantaisiste de deux sœurs inégalement choyées par la nature et dont les mésaventures sont entrecoupées par le refrain rimé que l'on attend avec le sourire : « La crème glacée à Bouche Belle, à Bouche Bée les choux de Bruxelles ! / À Bouche Belle les baisers, les feux sauvages à Bouche Bée ! »

Dans « Le bonbon », Gaston, « qui jouait du Mozart à la Place des Arts », garde dans la poche de son veston un bonbon. Chaque fois qu'est répété le nom « Mozart », le



*Le Royaume des Chus de
Benoît Jetté, Sarto Gendron
et Jean-François Boudreau
(sur la photo). Spectacle du
Théâtre Bluff, présenté à la
Maison Théâtre à l'automne
2001. Photo : Manon Cousin.*

narrateur est transporté par une béate admiration : « Ah ! Mozart... », et le pianiste y va d'une pièce du compositeur. Le musicien se prête même à un pot-pourri, selon les caprices du narrateur, qui tourne les pages de ses cahiers de musique, revient derrière, accélère les changements. Pendant ce temps, le dénouement se fait attendre... Qu'adviendra-t-il de la tourneuse de page de Gaston, M^{lle} Eugénie Lepage, « qui voudrait bien connaître le secret de son génie » ? Croyant le détenir, elle mangera le bonbon, empoisonné, qu'il gardait dans la poche de son veston. Avant de mourir, elle aura le temps de demander : « Ce bonbon n'était pas fait pour être mangé ? » Et le mystère du bonbon demeure entier... Bizaaarre !

Dans notre monde si terre-à-terre, si rationnel, la revendication du mystère est noble et réjouissante. D'ailleurs, qui demande une explication logique ? Les enfants... ou leurs parents ? On n'élucidera pas davantage le sibyllin « Rendez-vous », suggérant l'autonomie inquiétante de notre ombre. Ni « La petite fille dans le tableau » : un cadre doré, vide, descend des cintres ; on y décrit une petite fille endormie, dont on ne connaît pas la couleur des yeux. Une petite vieille viendra au musée, s'arrêtera devant le portrait. La petite fille, s'éveillant, « ne reconnaît pas la petite vieille qu'elle est devenue »... Le passé et l'avenir se regardent avec curiosité. Et ce face-à-face énigmatique nous permet de goûter un nouveau mystère.

Ce festin de l'étrange, où tout n'est surtout pas expliqué, laisse sciemment le public sur sa faim : celle de vouloir tout comprendre, tout ramener à une logique rassurante. Non, nous dit Joël da Silva, le mystère, le hasard, l'inexpliqué existent, et c'est même le sel de la vie ici-bas. « Comme le parmesan sur les spaghettis », peut-être.

Un Royaume où l'imagination est reine

Créé en 1999 lors de la Rencontre Théâtre Ados à la Maison des Arts de Laval, le spectacle du Théâtre Bluff a été présenté à plusieurs occasions depuis, avec un succès bien mérité. Les jeunes adhèrent spontanément à cette fable rafraîchissante, d'une énergie bien propre à l'adolescence. Car si, chez eux, l'indolence le dispute souvent à l'exaltation, il suffit d'établir un contact vrai pour que la seconde prenne le dessus. Or, la métaphore existentielle et politique (les deux lectures sont possibles) qui sous-tend *le Royaume des Chus* ne les laisse pas indifférents.

La Reine des Chus veut retrouver le goût dans un monde où tout est « saveur de goût de... » (poulet, érable, BBQ, etc.), un monde où règne, donc, le simili ; c'est-à-dire retrouver à la fois la passion et l'authenticité. Sinon, adieu la souveraineté du peuple chus qui, son identité perdue, sera assimilé aux Chpas. Pour cette quête vitale, tout le royaume est mobilisé. Le Chu-Cuisinier s'adjoindra le Chu-Chasseur et le Chu-Boucher dans cette mission ardue. Un vilain qui veut la couronne s'en mêlera : le Chu-Fou, qui s'avère un faux Chu-Fou, un Chpas. On peut se figurer les jeux de mots délectables que ces noms génèrent, mais ce ne sont pas les seules occasions (« J'ai bouché quelques bouches », dit le boucher) : le texte regorge de bonheurs langagiers, et l'on rit beaucoup ! L'humour du spectacle repose aussi sur d'hilarants lazzis et un échange de répliques presto, dans lesquels les comédiens, dirigés par Patrice Dubois (du Groupe Audubon, où le travail vocal est prépondérant), se révèlent de fameux comiques.

Il n'est pas étonnant, mais rassurant tout de même, que ce spectacle ait touché si profondément les jeunes (rarement a-t-on vu salle plus unanime, plus délirante), car, loin des riches productions de théâtres institutionnels, il s'agit d'art pauvre, bâti avec la seule passion d'un collectif d'auteurs et d'acteurs. La scénographie est constituée d'une grande caisse grillagée, figurant la tribune de la Chu-Reine (ou, de façon métonymique, son château). Cette caisse est une reproduction à grande échelle de la cage de la Grenouille royale qui donne le temps (le repas devra être prêt quand elle aura chanté trois fois). Or, grâce à un sortilège, la reine entre dans le corps de la grenouille pour suivre le déroulement des préparatifs du Chu-Cuisinier et de ses deux compères.

Pour « compléter » le décor, le spectateur doit mettre son imagination à contribution. Au bout d'un fil électrique sur lequel les pauvres diables tirent avec peine, une résistance et un vacarme en coulisses nous permettent de deviner sans mal la grosse bête à dépecer. En fait, il s'agira plutôt d'une machine à saveurs, dont le Chu-Boucher extraira piteusement un baril de poulet du Colonel Sanders... Ces anti-héros sympathiques finiront par réussir leur mission, non sans avoir été mystifiés par le Chu-Fou. C'est le Chu-Cuisinier qui apportera la nourriture et le goût originels réclamés par la reine : le (on n'élide pas en langage chu) Œuf à nombril. On peut y voir une fable sur la personnalité, souvent en crise à l'adolescence ; comme une guerre intestine, cette crise oppose le meilleur de soi au pire, le Chu-Fou symbolisant parfaitement l'autodestruction et le sabotage à l'œuvre dans ce processus.

Dans un univers culturel aux prises avec une plaie qui se nomme « le vécu », à laquelle contribuent non seulement le téléroman mais aussi la littérature jeunesse, les adolescents sont avides, avec raison, d'univers évoquant un ailleurs (le succès du *Seigneur des anneaux* en témoigne, comme la mode gothique ou l'engouement pour *Donjons et Dragons*) où imaginer, inventer sont encore possibles. Tandis que, dans l'air raréfié du vécu, on ne fait que survivre aux problèmes de toute nature, que chercher son souffle. L'allégorie imaginée par Jean-François Boudreau, Sarto Gendron et Benoît Jetté aborde des questions criantes d'actualité, et le fait dans un espace de liberté créatrice qui a tout pour convaincre les jeunes de la force d'expression du théâtre : ils n'avaient pas besoin de se voir sur scène pour se reconnaître.

Ces trois spectacles ont osé ce qui semble être devenu l'audace la plus folle à l'aube du XXI^e siècle : miser sur les mots et la fable, en valorisant l'écoute comme l'imagination. Théâtre à risque, puisque sa réussite ou son échec repose sur une donnée incontrôlable, entièrement confiée au public, qui ne peut attendre que le spectaculaire l'éblouisse pour accrocher passivement son regard à la scène. Mêlant les arts plastiques et la poésie, *les Trois Petits Chantiers* ont ouvert les tout-petits à un monde d'inventions qui trouvait un écho dans leur propre créativité. Dans son *Magasin des mystères*, Joël da Silva a envoûté le public par la magie des mots et l'art de conter. Et les créateurs du *Royaume des Chus* ont démontré magistralement – comme ceux des deux autres spectacles –, le pouvoir unique du théâtre pour mettre en communication les êtres humains. ¶

Gérer le risque, une bien vilaine expression. Gérer le risque, comme on gère tout aujourd'hui, le stress, les crises et sa carrière. N'est-ce pas cependant ce que nous faisons, spectateurs comme artisans du théâtre ? N'est-ce pas cette sorte de calcul qui permet à la plupart des théâtres subventionnés de naviguer, spectacle après spectacle, année après année entre répertoire et création, pièces à deux personnages et scènes à grand déploiement ? Ce genre d'acrobatie dont on ne parle pas tellement, mais à laquelle on pense entre le succès assuré et le texte sans concession. Ce qu'on appelle « une saison équilibrée ». *Le Cœur de la rose* pour se faire plaisir et ce bon vieux Goldoni pour faire plaisir à tout le monde. Subtil, difficile jeu d'équilibre où le plateau de l'innovation, de la recherche, de la rigueur pèse plus ou moins lourd selon la créativité, l'audace et les subventions du directeur artistique. Il y a aussi ceux, celles qui risquent, tout simplement, pour l'exigence de vivre, sans être sûrs du résultat, sans savoir si l'on va plaire ou aller trop loin. Ça donne *Hamlet-machine*, dont on ne sort pas tout à fait indemne. Mais aussi *les Trois Mousquetaires*, dont on sort ravi. Ce qui, au bout du compte, fait bien ce qu'on appelle « une saison équilibrée ».

Marie-Christiane Hellot